

gne, tout ce que la France avait perdu dans une longue année de malheurs, faisaient de cette tentative inouïe une sorte de fête militaire pour les soldats comme pour les généraux. La musique des régiments animait la marche par des airs joyeux ou guerriers. Quand le chemin devenait plus difficile ou plus périlleux, les tambours battaient la charge ; c'était l'escalade du temple de la Gloire ! Les moines, approvisionnés par les soins de Napoléon, distribuèrent eux-mêmes d'abondantes rations aux troupes : du pain, du vin et du fromage étaient un banquet magnifique, pour une armée, sur le sommet du Grand Saint-Bernard !

Le premier consul est arrivé à la cime des Alpes. Est-ce là ou sur quelque autre point que passèrent Annibal, César et Pompée ? On connaît les difficultés qu'eurent à vaincre deux de nos rois, Charlemagne, par le mont Cenis, François Ier, par la vallée de la Stura ; mais quelle trace ont laissée après eux Pompée, César et Annibal, François Ier et Charlemagne ? Vainement on chercha l'empreinte de leurs pas ; cette empreinte dut être effacée par la neige ou le vent du lendemain. Devant Napoléon seul, les Alpes s'abaissèrent ; seul il sut en aplanir les sommités et en combler les abîmes.

Le 16 mai, le général Lannes était entré, avec son avant-garde, dans Aoste : dès le lendemain, les combats commencèrent. La défense de la vallée avait été confiée à quatre ou cinq mille Autrichiens placés à Châtillon ; ce corps fut battu, perdit plusieurs pièces de canon, quelques centaines de prisonniers, et se retira en désordre. Encouragées par ce premier succès, nos troupes poursuivent leur marche avec confiance, lorsque tout à coup elles sont arrêtées par un obstacle qui semblerait accuser l'imprévoyance de Napoléon ; c'est le fort de Bard, dont on avait ignoré l'avantage de la position, la direction calculée de ses batteries, et l'impossibilité de l'emporter de vive force.

Entre deux montagnes à peine séparées l'une de l'autre, et au pied desquelles se trouve la petite ville de Bard, que traverse la Dora, s'élève un rocher de forme pyramidale, et sur ce rocher apparaît ce fort, presque inconnu jusqu'à nos jours, mais destiné à devenir fameux, puisqu'il faillit arrêter César et sa fortune. La ville fut emportée, et les Autrichiens se retirèrent dans le fort : ce n'était qu'un demi-triomphe. On fut réduit à tailler le roc comme Annibal ; on ouvrit dans le rocher d'Albaredo une espèce d'escalier par lequel on fit filer les hommes et les chevaux. Pour l'artillerie, ce chemin était impraticable. La nécessité commandait, le péril ne pouvait être évité ; on dut se borner à le restreindre. Les roues des voitures et des caissons furent entourées de paille, le chemin fut couvert de fumier et de tout ce qui pouvait amortir le bruit du transport ; et, grâce à cette précaution, l'artillerie passa pendant la nuit, non sans perdre quelques braves atteints par la mitraille que, dans l'obscurité, le fort lançait au hasard. Le commandant du fort, complètement trompé par ce stratagème, s'était flatté auprès de Mélas d'empêcher qu'il y arrivât de l'artillerie française.

Dans la position où se trouvait Napoléon, plusieurs partis à suivre s'offraient à son choix ; le plus audacieux, et peut-être par cela même le plus prudent, fut celui qu'il adopta. Il jeta dans la Lombardie. Vainement Mélas voulut empêcher nos troupes de franchir le Tésin ; ce passage fut forcé.

Le 1er juin, le général Lannes s'empara de Pavie, et le 2, Napoléon entra dans Milan. Les Milanais étonnés avaient peine à en croire leurs yeux ; jamais peuple ne passa plus inopinément du sommeil de la servitude à une existence politique : la république cisalpine fut une seconde fois proclamée.

Tandis que le premier consul recevait à Milan les hommages de la reconnaissance, l'activité de ses mouvements n'était pas interrompue. Le 4 juin, la division Duhesme occupait Lodi ; peu de jours après, elle s'emparait de Crémone et jetait l'alarme jusque dans Mantoue. D'un autre côté, Murat s'était porté sur Plaisance, et, après quelques combats livrés aux portes mêmes de la ville, il en était resté maître. La veille, le général Lannes avait passé le Pô à Belgioso, auprès de Pavie, avec son avant-garde et le gros de l'armée ; enfin, le 8 juin, Napoléon faisait défiler devant lui le corps du général Moncey. L'armée de réserve était donc tout entière arrivée à sa destination ; elle s'élevait, dans sa totalité, à près de soixante mille hommes. C'était avec cette seule force qu'elle allait avoir à lutter contre une armée supérieure du double.

A son départ de Milan, le 8 juin, Napoléon pouvait former les plus brillantes espérances. Débloquer Gênes surtout était une chance des plus probables, et Masséna aurait, avec les braves qui lui restaient, mis un grand poids dans la balance : il était trop tard. Après les affaires les plus brillantes pour lui-même et pour le général Soult, après des épreuves plus pénibles que celles du champ de bataille, les souffrances et la mortalité produites par la famine, Masséna, cédant à une nécessité irrésistible, avait, non pas capitulé (il en avait repoussé le mot seul avec indignation), mais consenti à sortir de Gênes avec armes et bagages.

Cet incident inattendu changeait singulièrement la situation de l'armée française, en lui ôtant l'espoir d'un puissant renfort. Le général Ott, avec lequel Masséna avait traité le 4 juin, était venu en deux marches à Tortone, et avait poussé son avant-garde jusqu'à Plaisance, se flattant d'arriver lui-même assez tôt pour empêcher les Français de passer le Pô. Son projet ayant échoué, ce général avait pris une bonne position à Montebello, avec la résolution de combattre sur ce terrain. Cette résolution ne pouvait que convenir à l'armée française, qui devait trouver dans des engagements partiels plus de chances heureuses ; le général Lannes n'était pas homme non plus à refuser le combat ; mais n'ayant avec lui que huit mille hommes contre vingt mille, il n'avait pas intérêt à commencer l'affaire. Il fut prévenu. Cette journée fut une des plus glorieuses de la campagne, surtout pour ce général, qui seul pendant plusieurs heures, fit des prodiges, jusqu'à ce que, vers midi, l'arrivée du général Victor décidât complètement la victoire. Le général Ott eut trois mille hommes tués, et laissa cinq mille prisonniers entre les mains des Français.

En marchant sur Stradella, le premier consul traversa le champ de bataille de Montebello. Trouvant les églises encore pleines de mourants et de blessés :

—Diable ! dit-il à Lannes qui lui servait de cicérone, il paraît que l'affaire a été chaude !

—Je le crois bien, répondit celui-ci ; les os craquaient, dans ma division, comme la grêle qui tombe sur les vitrages ! De ce combat de Montebello sortira, pour le général Lannes,